

SS. APÔTRES PIERRE & PAUL

Dimanche 30 juin 2019

Ac 12, 1-12 ; Mt 16, 13-19

Chers amis – et permettez-moi pour une fois de souligner ce mot, « amis » – vous le savez, après douze ans de service, et trois curés successifs qui m’ont supporté, un peu dans tous les sens du terme, le temps est venu pour moi de prendre congé de vous. Et cela en ce jour où il nous est donné de fêter à nouveau saint Pierre et saint Paul, les deux grands apôtres, colonnes de l’Église, archétypes de tout prêtre, eux dont vous voyez sculptée l’effigie, à droite et à gauche du Christ, sur cet autel que je m’apprête à quitter définitivement. Même si je reste à Saint-Eugène jusqu’à la fin du mois d’août, ce dernier dimanche de juin aura pourtant la saveur légèrement amère des *adieux*. Je vais quitter un à un mes engagements pendant l’été, sur la pointe des pieds, un peu comme les musiciens de la symphonie éponyme de Haydn quittèrent un à un leur pupitre du palais Esterházy un soir d’automne 1772.

Mais revenons à un passé plus récent. Il y a exactement deux semaines Mgr de Germiny, venu conférer la confirmation et apprenant en chaire mon départ prochain, m’adressa alors deux paroles qui m’ont frappé.

Il rappelait tout d’abord que pour un prêtre toute mutation a un goût de mort. Mourir à soi-même en quittant une communauté avec laquelle, au fil des ans, se sont noués de multiples liens. Il parlait, lui aussi, d’expérience. Ce qui est vrai de chacun – nous sommes pas les seuls à connaître des mutations – l’est peut-être davantage des prêtres, à cause de ce célibat si souvent attaqué et incompris. Par le célibat librement consenti, le prêtre représente le Christ en tant qu’il est Époux de l’Église. C’est d’ailleurs ce que signifie l’anneau de l’évêque : la relation sponsale le liant à l’Église locale qui lui est confiée. Quitter une communauté, c’est voir ce lien rompu, un peu comme la mort qui sépare les conjoints. C’est d’ailleurs la raison pour laquelle l’Église de l’Antiquité voyait d’un mauvais œil les transferts de siège. L’ordination, cependant, unit à travers la communauté concrète – paroisse ou diocèse – à l’Église tout entière. Donc, rassurez-vous, si je meurs en août à Saint-Eugène, j’espère bien ressusciter en septembre à Saint-Roch ! A travers une nouvelle communauté concrète où il s’agira, à nouveau, de rendre présent et agissant le Christ, unique vrai prêtre de l’Alliance nouvelle : nous ne sommes prêtres qu’en son sacerdoce, rappelait mon vieux maître de l’épître aux Hébreux, le cardinal jésuite Vanhoye.

Il n’empêche que l’on ne quitte pas une communauté où l’on a passé tant d’années et vécu tant de moments heureux sans un serrement de cœur, d’autant plus vif qu’il est partagé comme certains me l’ont dit déjà. Le départ se teinte alors de multiples nuances, et pas seulement affectives, comme ces visages dont les traits s’effacent après les noms, ces relations qui s’étioilent, ces souvenirs de choses vécues ensemble qui s’effilochent... Non, quitter Saint-Eugène, c’est aussi quitter une paroisse atypique qui allie centre et périphéries, ces « périphéries » si chères au pape régnant ; c’est quitter un univers attachant, notamment par ses multiples mixités ; c’est quitter – en ce qui me concerne – un lieu où j’ai appris à renouveler mon regard sur l’Eucharistie – sommet de la vie du prêtre – par l’expérience de « l’enrichissement mutuel des deux formes », pour parler comme le cher Benoît XVI. Il est clair qu’il va me falloir renoncer jusqu’à un certain point aux splendeurs liturgiques qui ont cours à Saint-Eugène, déployées avec tant de constance depuis des années aussi bien par les chantres que par les clercs. Je leur redis ici toute ma gratitude. C’est sûrement à cela aussi que pensait Mgr de Germiny en réfléchissant à haute voix sur ma mutation et sur la « mort » que j’avais à consentir. Je dois me rappeler en effet, comme les huit diacres qui ont été ordonnés prêtres hier à Saint-Sulpice, que je suis un prêtre diocésain ordinaire qui a émis il y a trente ans entre les mains de son archevêque promesse d’obéissance envers lui et ses successeurs. Je remercie d’ailleurs mes supérieurs actuels – qui furent un temps mes élèves au séminaire – d’avoir pris en compte cette dimension en me nommant dans une

paroisse où je pourrai officiellement célébrer, avec un certain faste, cette forme extraordinaire de la liturgie à laquelle je suis désormais aussi attaché.

Oui, quitter une communauté privilégiée telle que la vôtre, c'est bien mourir un peu. Mais après tout notre Seigneur lui-même n'avait pas de « pierre où reposer la tête » (Lc 9, 58). Et comme vous me l'avez assez souvent entendu répéter, citant l'épître aux Hébreux, notre condition ici-bas est celle de nomades. Car même si les prêtres bougent plus que les fidèles, attachés à leur église, nous sommes tous « des étrangers et des voyageurs » (Hb 11, 13), à la recherche « d'une patrie meilleure, celle du ciel » (Hb 11, 16). Patrie qui, rassurez-vous, ne s'identifie pas non plus au classicisme baroquisant de Saint-Roch, ma nouvelle église ! Je resterai donc aussi en chemin, là-bas, au service de l'Église pérégrinante jusqu'à ce que la mort, la vraie, vienne me cueillir là où elle me trouvera...

Je parlais au début de deux paroles qui m'avaient frappé. Mgr de Germiny disait aussi du prêtre qu'il est un « instrument de grâce » pour ceux à qui il est envoyé. Là encore le prêtre tient, en tremblant un peu, la place du Christ, lui qui est auteur par sa divinité et médiateur par son humanité de la grâce du salut. Comme je le rappelais lundi, à l'occasion de mon anniversaire d'ordination, pour tenir cette place il faut s'oublier, comme Jean-Baptiste qui se décentre de soi pour désigner le Christ, « l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde », le Chemin qui conduit au Père des miséricordes, source de toute grâce. « Il faut qu'il croisse et que moi je diminue » (Jn 3, 30), dit-il à ses disciples tentés de voir en lui le Messie. Jean-Baptiste est ainsi, par le témoignage de sa vie, le modèle de tout apôtre : faire grandir le Christ dans le cœur de ses disciples tout en s'effaçant lui-même. Cette attitude trouve dans le sacerdoce sa plénitude puisque le prêtre, surtout dans la liturgie, prête toute sa personne au Christ, au point même de coïncider avec lui dans l'acte sacramentel. Tenant la place de la Tête, le Christ, le prêtre coïncide aussi avec le Corps dont il est par ailleurs, comme tout baptisé, un membre. C'est pourquoi, de par sa mission, il doit mettre sa subjectivité au service de l'objectivité du ministère qu'il accomplit. Comme je le disais lundi soir ce ne sont pas ses vues personnelles, aussi intéressantes soient-elles, qui importent, c'est la foi de l'Église qu'il est chargé d'exposer de célébrer et souvent aussi de défendre.

Un tel « instrument de grâce », j'espère l'avoir été un peu pendant ces douze années : à travers la préparation et la célébration des sacrements, à travers les cours et les sermons, à travers les rencontres et les moments partagés ici ou à l'occasion de pèlerinages en France ou ailleurs en Europe. Je voudrais vous partager une joie particulière : celle d'avoir vu, chaque année depuis mon arrivée, des jeunes emprunter, nonobstant les scandales actuels, réels ou supposés, la voie du sacerdoce ou de la vie religieuse. 21, dont 6 ont été ordonnés, et les autres poursuivent leur formation. Comme Jean-Baptiste il est beau de voir à l'œuvre, « en ami de l'Époux » (Jn 3, 29), la grâce qui se déploie dans les âmes sans toutefois que soit trahi « le secret du roi » (Tb 12, 7) qui habite le cœur de chacun. Œuvre merveilleuse qui affleure aussi avec le catéchuménat dans le cheminement de tous ces adultes, très souvent jeunes, qui se sont approchés du baptême et de la confirmation. Témoignage qui, en ces temps de confusion relevés par Mgr Léonard il y a trois semaines à Chartres, continuent d'alimenter la source cristalline et parfois bien souterraine de l'espérance théologique ! Non, la droite du Seigneur n'est pas raccourcie ! Ce qui la raccourcit parfois un peu ce sont nos insuffisances.

J'aurais envie de vous dire, comme un personnage de Tolkien, que « je ne connais pas la moitié d'entre vous à moitié autant que je le voudrais ; et que j'aime moins la moitié d'entre vous à moitié autant que vous le méritez ». Tout est dit. L'élasticité limitée du temps y est certainement pour quelque chose, et les occupations extra-paroissiales – cours donnés dans les séminaires ou traductions théologiques – n'ont pas arrangé la situation. Mais il n'y a pas que cela. Ces insuffisances, ce sont aussi celles de notre « cœur compliqué et malade », pour reprendre l'expression du prophète Jérémie (Jr 17, 9). Et à cet égard les « péchés capitaux » que j'ai traités dans nos dernières conférences de carême avaient une saveur autobiographique certaine : colère, paresse, acédie, et j'en passe...

Il me reste donc à vous remercier pour la patience et l'indulgence dont vous avez fait preuve envers moi, et au-delà pour la charité dont vous m'avez entouré et dont le cadeau qui me sera remis

tout à l'heure, après le *Te Deum* chanté à la fin de cette messe, sera une symbolique illustration. Une charité, néanmoins, qui est allée bien plus loin. Même s'il est un peu solitaire, comme moi, le prêtre se découvre dans une communauté concrète une nouvelle famille. Je l'ai particulièrement ressenti en ces temps moroses où nous avons eu à souffrir de la triste image du sacerdoce qu'ont renvoyée les multiples affaires, grossies par les médias. Votre charité nous a soutenus dans les répercussions qu'elles n'ont pas manquées de susciter en nous, en tout cas en moi. Vous ne le savez peut-être pas, mais les prêtres ne sont pas tous en acier inoxydable... Votre charité nous permet de correspondre à l'identité nouvelle que le Christ confère dans notre page d'évangile à Simon : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église ». Votre charité contribue, avec la grâce propre au sacrement de l'ordre, à nous solidifier pour que nous puissions à notre tour, ministériellement cette fois, « affermir nos frères » affrontés aux périls de ce pèlerinage qui nous achemine vers la Cité céleste.

Vous m'avez beaucoup donné. *Vergelt's Gott !* dirait Benoît XVI : « Que Dieu vous le rende ! » Il vous le rendra bien évidemment en la personne de mon successeur, l'abbé Grodziski, bien sûr un peu par ma prière, et peut-être encore par quelque chose de plus.

En guise d'envoi, et puisque je vais aller habiter une église réputée pour ses concerts, je prendrais une comparaison musicale : si nos *adieux* revêtent aujourd'hui une certaine tristesse, propre au mode mineur en musique, comme dans la symphonie 45 de Haydn, nous pourrions – la grâce aidant – les transposer un jour prochain au mode majeur, celui de la joie que procure la foi...